

2733

A M-Edmond Pottery
hommage affectueux
e. p.

11^e Année

NOUVELLE SÉRIE

N^o 7

JOURNAL
DES SAVANTS

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DE L'INSTITUT DE FRANCE

(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)

GEORGES RADET

L'EMPIRE DES SÉLEUCIDES

(323-64 AVANT J.-C.)

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

Bibliothèque Maison de l'Orient



150974

JOURNAL DES SAVANTS.

L'EMPIRE DES SÉLEUCIDES (323-64 AVANT J.-C.).

- A. BOUCHÉ-LECLERCQ. *Histoire des Séleucides*. 1 vol. in-8°. Paris, Ernest Leroux, 1913. — E. R. BEVAN. *The House of Seleucus*. Londres, Arnold, 1902.

I

Un gigantesque empire sur lequel on possède assez peu de documents; pour les débuts de la dynastie, Diodore et quelques vies de Plutarque; à partir d'Antiochus III, Polybe; entre la fin des Diadoques et le début de l'intervention romaine, un marécage où pataugent Appien et Justin; pour l'époque du soulèvement des Juifs, la chronique suspecte des Maccabées: voilà, en gros, comment se présente l'histoire des Séleucides. Interrogeons-nous les monnaies? Elles suppléent mal aux lacunes de la tradition. Les papyrus? Mine abondante pour l'Égypte, ils ne touchent à la Syrie que par ricochet. Les inscriptions? Elles sont difficiles à utiliser, leurs rédacteurs ne distinguant pas en général, parmi d'innombrables homonymes, celui qu'ils honorent. Malgré la pauvreté des sources littéraires et les incertitudes du matériel épigraphique, il ne manque pas d'érudits qui aient défriché le domaine. Ces travaux de détail appelaient une synthèse. Elle a été tentée d'abord, en Angleterre, par M. Bevan; ensuite, chez nous, par M. Bouché-Leclercq.

Beau sujet, mais tâche épineuse. Ne l'abordons pas sans nous orienter. Il convient au préalable d'envisager deux choses: la constitution géographique de l'empire séleucide; le passé historique qu'il recouvre.

Quand le fondateur Séleucus I^{er} Nicator tombe, en 281, sous

le poignard de Kéraunos, les États qu'il a rangés sous son sceptre s'étendent depuis le bassin de l'Indus jusqu'aux rives de l'Hellespont. Ils sont baignés, au nord, par quatre mers : la Caspienne, le Pont-Euxin, la Propontide et l'Égée. Au sud, ils enserrent le golfe Persique et ils longent la Méditerranée jusqu'au désert de Péluse. Aucune des monarchies hellénistiques n'offre une telle variété de pays, une telle bigarrure de peuples. Égypte à part, l'empire séleucide englobe les plus anciens et les plus glorieux foyers de la civilisation humaine : Babylone, Suse, Jérusalem. Il renferme le site de Troie et les ruines de Ninive. Il se trouve être l'étrange et commune patrie des formes les plus diverses de l'inspiration poétique et religieuse : les cantiques de David, la prédication de Zoroastre, l'épopée d'Homère sont nés sous ce ciel éclatant. La gloire de la Chaldée lui appartient, et celle de l'Ionie. Il renouvelle et recommence, non seulement une foule de dominations particulières, royaumes marchands, empires guerriers, États sacerdotaux, Lydie de Crésus, Médie de Cyaxare, Judée de Salomon, mais aussi la première domination universelle qui ait absorbé toutes les autres : celle des Achéménides. C'est à lui qu'elle échoit avec l'héritage d'Alexandre. En se rattachant au vainqueur d'Arbèles, il continue Darius et Cyrus.

Dans la partie du continent asiatique gouvernée par les Séleucides, il y a toujours eu place pour une puissance exerçant un triple rôle : rôle de cohésion, rôle de tutelle et rôle d'intermédiaire. Création d'un type d'empire, création d'un système d'obéissance ou de vassalité applicable aux nations comprises dans cet empire, création d'un régime d'échanges entre l'arrière-pays et la côte méditerranéenne, voilà les trois problèmes qu'ont fatalement à résoudre les maîtres des hautes terres de l'Anatolie et de l'Iran. Les Mermnades, d'abord, les Achéménides, ensuite, ceux-ci avec une toute autre ampleur, Alexandre, enfin, durent tour à tour organiser, sous ce triple rapport, la « marche » sur laquelle ils régnaient. La même nécessité s'est imposée aux Séleucides.

Mais, s'ils reprirent la tâche de leurs devanciers, ce ne fut pas, à beaucoup près, dans des conditions aussi favorables. Les Achéménides s'appuyaient sur une force interne, vigoureusement enracinée au cœur de l'empire : la race géminée des Mèdes et des Perses. Les Séleucides étaient des étrangers, transplantés du dehors et qui ne

pouvaient s'épanouir qu'à la condition de rester en contact avec la terre d'origine. Quand, après sa victoire de Coroupédion, le dernier survivant des généraux d'Alexandre se dirigea vers la Macédoine, il est vraisemblable qu'il n'obéissait pas uniquement au désir de revoir sa patrie. Une ambition logique et consciente devait le pousser à monter sur le trône de Pella. Seule, en effet, la possession du grand réservoir d'hommes d'entre le Pinde et l'Hémus pouvait lui donner l'équivalent de ce qu'avaient eu les Achéménides. Pour ceux-ci, la Susiane et la Perse formaient, à l'extrémité sud-est de la Route Royale, un bastion admirable du haut duquel ils surveillaient tout leur empire. Le bastion macédonien, à l'extrémité nord-ouest de ce même axe, eût joué un rôle analogue pour Séleucus. Joindre la citadelle européenne à la forteresse asiatique, c'était réaliser la pensée de Darius, lorsqu'il voulait que le terminus oriental de la Route Royale, au bord du golfe Persique, eût son pendant occidental le long de la mer de Thrace. La question du Bagdad ne date pas d'aujourd'hui.

Le poignard de Kéraunos sépara la grande diagonale asiatique de son aboutissement nécessaire. Du moment où la coupure fut accomplie, c'est-à-dire en 281, l'empire séleucide, frustré de sa base ethnique et géographique, n'avait plus de chances de durée que dans une politique d'équilibre et de modération. Par malheur, aucune des trois puissances, Syrie, Macédoine, Egypte, entre lesquelles se répartit finalement le gros de l'héritage d'Alexandre, ne sut comprendre l'intérêt d'une entente qui eût limité l'action de chacune à son continent propre. Bénéficiaires d'Asie, d'Europe et d'Afrique se heurtèrent sans fin, dans un pitoyable chaos de querelles mesquines et acharnées. Cette erreur eut pour conséquence l'asservissement de tous aux Romains.

Il est donc certain que les descendants de Séleucus se montrèrent impuissants à régler d'une façon normale la question d'empire. Ont-ils envisagé d'une façon plus heureuse la question des rapports de vassalité?

La domination achéménide, d'un type féodal très souple avec Cyrus, revêtit, sous Darius, une forme administrative et fiscale qui laissa pourtant subsister les nationalités en les encadrant. Les Séleucides eurent à se demander comment ils feraient respecter leur pou-

voir. Il est visible que le système de Darius, substitution ou superposition de satrapes aux dynastes indigènes, obtint leurs préférences. Mais, par la force des choses, ils durent en revenir bien souvent au régime de Cyrus et se contenter d'une suzeraineté plus ou moins lâche. Ces individualités nationales, qu'ils furent contraints d'abandonner la bride sur le cou, se livraient à des écarts séparatistes qui différaient singulièrement, en nature et en intensité, de ceux d'autrefois. Au temps des Achéménides, les peuples restés sous le gouvernement immédiat de leurs chefs nationaux étaient des groupes de composition et de culture strictement indigènes. Sous les Séleucides, ceux qui prétendirent à l'émancipation cherchèrent leurs éléments de vie dans la civilisation grecque. Par là, ils en vinrent très vite à marcher sur un pied d'égalité avec la puissance suzeraine dont la raison d'être se fondait également sur l'hellénisme. Il y avait dans la culture grecque adoptée par les États feudataires un ferment d'orgueil destructif de tout lien de vassalité. Ce ne sont pas, comme il eût semblé naturel de le craindre, les vieux pays à grand passé historique, Chaldée, Susiane, Médie, Perse, Lydie, qui, sauf exceptions rares, travaillèrent à la dissolution de la monarchie séleucide. Les satrapies héritières d'anciennes royautes fameuses demeurèrent les plus fidèles au royaume nouveau. Le danger vint de districts jadis obscurs, et il fut proportionné à la force que revêtit chez eux l'hellénisme. Quel a été le principal agent de ruine de l'empire séleucide? Pergame, c'est-à-dire, non pas l'expression territoriale la plus vaste, mais la capitale la mieux hellénisée.

Ainsi, pas plus que la question d'empire, la question de vassalité n'était facile à résoudre. Faute d'avoir pu trouver la formule d'obéissance qui eût relié au corps de la monarchie ses membres excéntriques, ce fut, en dehors du champ de prise de la Route Royale, une suite ininterrompue de dislocations. L'empire s'effondrait à la fois par ses deux extrémités. Aux frontières orientales, l'Inde s'affranchit d'abord. En Occident, Pergame, la Bithynie, le Pont, la Paphlagonie, la Cappadoce revendiquèrent ou maintinrent leur autonomie. Puis, ce furent l'Atropatène, la Parthie, la Bactriane, l'Arménie, la Judée qui firent défection. Aux grands morcellements ethniques succédèrent les émiettements de provinces : la Sophène, la Comagène, l'Osrhoène se donnèrent des rois. Sur les trois faces maritimes

de l'Asie cistaurique, nombre de cités grecques formèrent des républiques indépendantes. On ne sut ni définir, ni prévoir. Il en résulta des heurts qui ajoutèrent à la confusion. Autant et plus que les gens de Pergame ou de Nicomédie, Héraclée, Cyzique, Rhodes, sans parler de Byzance, collaborèrent à la faillite séleucide.

Si, dans leur politique extérieure et intérieure, les rois de Syrie ne surent pas remédier aux tares congénitales, ils développèrent en revanche leur complexion économique. Maîtres des grandes voies commerciales qui mettent en communication la Haute Asie avec la Méditerranée, ils ont, dans ce domaine, favorisé, beaucoup mieux que les Achéménides, le rapprochement des Grecs et des Orientaux. Leurs deux capitales, Séleucie du Tigre et Antioche de l'Oronte, furent des marchés prospères. L'une, au seuil de l'isthme Caspio-persique, centralisait les échanges du monde iranien. L'autre, au point de soudure du littoral syrien, du massif d'Anatolie et du bassin de l'Euphrate, déversait à la mer ce que lui apportait le continent. Le carrefour continental et le carrefour maritime se complétaient, se prolongeaient l'un l'autre. Autant cette organisation bicéphale était dangereuse, lorsqu'il s'agissait de maintenir l'unité de l'empire, autant elle se prêtait à la multiplication de la richesse. Sans égaler en splendeur industrielle et commerciale l'Égypte des Ptolémées, la monarchie séleucide n'en a pas moins tenu brillamment son rôle d'intermédiaire entre la Méditerranée et l'Extrême-Orient. Dès la première heure, Séleucus Nicator donna le branle et ce ne fut pas seulement pour des raisons militaires ou diplomatiques que son stratège Démodamas de Milet franchit l'Iaxarte, que son amiral Patroclès explora la Caspienne, que son ambassadeur Mégasthène, l'auteur des *Indiques*, se rendit maintes fois à Palibothra.

II

L'empire achéménide avait duré 230 ans. Le royaume de Syrie en vécut 259, si l'on compte à partir de la mort d'Alexandre, ou 248, si l'on date de la rentrée de Séleucus à Babylone, origine de l'ère des Séleucides. Ces deux siècles et demi se divisent en quatre périodes : la fondation, depuis le partage de Triparadisos jusqu'au meurtre de Séleucus dans la Chersonèse de Thrace (321-281); les premiers

démembrements (281-223); la reconstitution momentanée, depuis l'avènement d'Antiochus III jusqu'à sa lutte ouverte avec les Romains (223-192); la décadence et l'agonie, depuis la bataille de Magnésie du Sipyle jusqu'à la réduction de la Syrie en province romaine (190-64).

De ces quatre périodes, il en est une qui éclipse les autres : celle de la fondation. Elle a vraiment une auréole de gloire et de vigueur. Les batailles de Gaza (312), d'Ipsus (301), de Coroupédion (281) marquent les brillantes étapes de la conquête. Au renom de Victorieux (Nicator), Séleucus joint, comme Alexandre, le prestige des entreprises lointaines. On connaît mal la nature de ses relations avec Sandracottos. Les 500 éléphants fournis par le roi de Palibothra furent-ils le tribut d'un vassal ou le don d'un ami? Nous l'ignorons. Mais il est certain que l'Inde resta dans la mouvance, au moins économique, de l'empire séleucide.

Sous Antiochus I^{er}, bien mal dénommé Soter, les vicissitudes commencent. La Bithynie, avec Zipœtès, la Cappadoce, avec Ariarathe II, le Pont, avec Mithridate Ktistès, Pergame, avec Philétère, s'érigent en principautés autonomes. Par l'Hellespont et le Bosphore se rue l'invasion galate (278). Au lieu de grouper toutes ses forces contre le double péril du Nord, péril indigène et péril celte, Antiochus dispute à l'Égypte la Cœlé-Syrie. Durant trois quarts de siècle, cette irritante pomme de discorde met aux prises, de règne en règne, les deux voisins. Antiochus II Théos est encore plus mal inspiré que son père. Il engage, lui aussi, une guerre de Syrie, la seconde, et pendant qu'il s'y attarde, Diodote, vers 250, affranchit la Bactriane, Arsace, vers 248, fonde le royaume des Parthes. Séleucus II Callinicus se débat contre une autre guerre de Syrie, la troisième et la plus désastreuse (246-240). A peine prend-elle fin que la « guerre fratricide », fomentée par Hiérax, inaugure la série, monotone et sanglante, de ces compétitions dynastiques qui devaient singulièrement accélérer la ruine de l'empire.

Un demi-siècle avait suffi pour désagréger l'œuvre du fondateur. A l'avènement de Callinicus (246), Ptolémée III Évergète s'était emparé d'Antioche. Puis, une marche triomphale l'avait conduit dans la Haute Asie, sinon « jusqu'à la Bactriane », comme le prétend l'inscription d'Adulis, du moins, sans doute, jusqu'aux opulentes

capitales de la région du Tigre et du golfe Persique. Revenu à la côte, le Lagide s'occupa, non de garder ses conquêtes lointaines, mais d'affermir sa domination maritime. Tout un réseau de possessions maitresses, la Coelé-Syrie, Chypre, Séleucie de Piérie, à l'embouchure de l'Oronte, la Cilicie Trachée, le littoral pamphylien et lycien, les péninsules cariennes, Éphèse en Ionie, la Thrace, depuis l'Hellespont jusqu'au golfe d'Abdère, s'interposa entre l'empire séleucide et la Méditerranée. La thalassocratie égyptienne bloquait l'État syrien, l'isolait du grand foyer grec, le frappait, non seulement dans sa force territoriale et militaire, mais, péril non moins grave, dans son expansion économique.

Ce fut au cours de cette détresse qu'Antiochus III reçut le pouvoir. Les deux premiers tiers de son règne (223-198) lui font honneur. Jeune, actif, intelligent, il élabore un plan d'ensemble : reconstitution interne de l'empire, établissement de rapports stables avec les grands vassaux des marches supérieures, libération du littoral méditerranéen, tel est le programme qu'il conçoit et réalise.

Deux frères, Molon et Alexandre, l'un, stratège de Médie, l'autre, stratège de Perse, s'étaient révoltés. Molon se flattait de reconstituer, avec Écbatane pour capitale, la puissance de Cyaxare. Il ceignit le diadème (222). Une campagne énergique eut raison de l'usurpateur (220). Mais, à l'autre extrémité de la Route Royale, une tentative similaire faisait renaître, non sans éclat (220-213), l'ancien État des Mermnades. Achaeos fut vaincu et supplicié à son tour.

Antiochus entreprit alors, comme le dit très bien M. Bouché-Leclercq, « une sorte de ronde armée autour de son empire »⁽¹⁾. Cette expédition de la Haute Asie, qui dura neuf ans (212-204), fut, à un siècle d'intervalle, la réplique, vraiment prestigieuse, de celle qu'avait dirigée le premier Séleucide après la paix de 311. Nous voyons Antiochus opérer successivement, dans l'Arménie méridionale, contre Xerxès d'Arsamosata; en Parthyène, contre Arsace III; en Bactriane, contre Euthydème de Magnésie; au sud des Paropamisades, contre Sophagasénos. Partout, de brillantes victoires, d'audacieuses marches stratégiques, rappelant celles d'Alexandre, des sièges évoquant ceux du Poliorcète. Et partout aussi, une modéra-

⁽¹⁾ *Hist. des Séleucides*, p. 165.

tion habile, les accords diplomatiques préférés aux annexions vaines, le souci, après tout légitime, de drainer résolument les riches courants commerciaux⁽¹⁾. Le titre de « Grand Roi » (βασιλεὺς μέγας), rapporté de l'Extrême-Orient par l'émule de Nicator⁽²⁾, ne me semble nullement immérité. Antiochus III s'était révélé comme un nouveau Darius.

Ces succès continentaux l'encourageaient à dégager de l'étreinte égyptienne son front maritime. Vaincu jadis à Raphia (217), lors de l'avènement de Philopator, il prit sa revanche à Panion (198), durant la minorité d'Épiphané. Cette fois, la Cœlé-Syrie échappait aux Lagides. De la thalassocratie d'Évergète, il ne surnagea bientôt plus qu'une épave : Chypre. Le reste, en vertu du pacte conclu entre la Syrie et la Macédoine, était allé ou devait revenir à ses maîtres naturels.

La défaite de Philippe V à Cynoscéphales, vers la fin de mai 197, n'eut d'abord pour son allié que des résultats heureux. Dans les années qui suivent, Antiochus III se montre sur l'Hellespont et en Thrace. Il négocie d'autre part avec l'Égypte une alliance de famille qui, dans sa pensée, fera rayonner son action sur l'Afrique comme elle déborde déjà sur l'Europe. En 192, l'empire séleucide semble redevenu à peu de chose près ce qu'il était au lendemain de Coroupédion. Héritier d'Alexandre et de Cyrus, le « Grand Roi » Antiochus aspire comme eux à la monarchie universelle⁽³⁾.

Mais le génie politique et militaire de Rome eut vite fait d'anéantir les rêves de l'imagination orientale. Magnésie du Sipyle fut un effroyable effondrement. Le traité d'Apamée (188), chef-d'œuvre de prévoyance utilitaire, ne liquide le présent qu'en assurant l'avenir. Chassés de l'Asie cistaurique, les rois de Syrie perdent les trois quarts de leur valeur mondiale. Plus d'axe de cohésion stratégique : l'arrachement du tronçon anatolien de la Route Royale le mutile. Plus de grande voie d'amenée de culture et de civilisation : la

⁽¹⁾ Expédition vers Gerrha et l'île de Tylos (Polybe, XIII, 9). M. Bouché-Leclercq (*Hist. des Séleucides*, p. 166), cède peut-être trop à un sentiment de sévérité en jetant sur le périple une teinte de piraterie.

⁽²⁾ Sur la date (205), voir Holleaux, *Bull. de Corr. hellén.*, t. XXXII, 1908, p. 267.

⁽³⁾ « Τὴν ἀπάντων ἡγεμονίαν ἀποβλέποντι » (Plutarque, *Flamininus*, IX, 7).

lumière grecque ne pénètre maintenant dans l'hypogée séleucide que par sa lucarne syrienne.

Nous sommes en pleine décadence. Un moment, aventure sans lendemain, la Syrie impose sa tutelle à l'Égypte (170-168). Mais Pydna rend à Rome ses coudées franches et le bâton de Popillius Laenas met en loques cette éphémère reprise du programme d'Antiochus III.

Dès lors (168-64), l'histoire de l'empire séleucide n'est plus qu'une longue convulsion. Les deux pires maux des sociétés humaines, guerre sacrée et guerre civile, le rongent à la fois. D'une part, le soulèvement de la Judée déchaîne, pendant un siècle, les inexpiables atrocités des luttes religieuses. D'autre part, les dissensions féroces des branches opposées de la dynastie étendent au reste du pays les horreurs d'une anarchie sanglante. Quand Pompée, en 64, réduit en province romaine une contrée qui n'est plus qu'un repaire de bandits, il fait œuvre, sinon de justice, tout au moins de salubrité.

III

Qui veut apprécier équitablement l'histoire des rois de Syrie doit avoir présent à l'esprit le contraste de l'énormité de leur empire et de la faiblesse de leurs moyens d'action. Maîtres d'une gigantesque agglomération sans unité ethnique, ils ne pouvaient compter que sur le coefficient personnel et sur le lien de culture :

« Ils essayaient, à l'exemple d'Alexandre, d'implanter dans les diverses parties de leur domaine des colonies gréco-macédoniennes, ornées de noms dynastiques, qui, isolées par l'orgueil de race, seraient autant de points d'appui pour la domination étrangère. Mais ni la Grèce, ni la Macédoine, épuisées par de longues guerres, ni les villes grecques d'Asie Mineure ne pouvaient fournir assez de colons pour peupler ces villes soi-disant helléniques et y constituer un corps compacte, réfractaire à la fusion avec l'élément indigène. Au bout d'un certain temps, la plupart de ces colonies n'avaient plus d'hellénique que le nom et tout au plus une aristocratie locale qui conservait, avec la langue grecque, le souvenir de ses origines⁽¹⁾. »

Puissance amphibie, de constitution asiatique et d'aspirations européennes, la monarchie séleucide avait besoin pour vivre de

⁽¹⁾ Bouché-Leclercq, *Hist. des Séleucides*, p. 458.

venir respirer continuellement à la surface des eaux grecques. Elle s'y efforçait de son mieux. Certains règnes, que la tradition juive a maudits, me semblent s'expliquer par là. Le traité d'Apamée avait savamment raréfié l'atmosphère d'hellénisme nécessaire à la dynastie. Plus on la comprimait dans un coin de Méditerranée, plus il lui importait de n'y avoir que des cellules homogènes. Quand le chroniqueur des Maccabées nous montre Antiochus IV Épiphane ne voulant plus souffrir d'autre loi que la sienne et visant à l'unité de nation⁽¹⁾, il indique bien le motif politique essentiel dont s'inspirait le fils du vaincu de Magnésie. Selon M. Bouché-Leclercq, c'est « par instinct de despote, par dédain de sceptique pour des scrupules qu'il était incapable de comprendre, par cupidité aussi et par rancune contre une race qu'il soupçonnait de lui préférer les Lagides »⁽²⁾, que le persécuteur des Juifs attente odieusement à leur liberté de conscience. Ce « tyran voluptueux », ce « dilettante », ce « dévoyé », cette « façon de monarque républicain » fait déjà songer « aux excentricités d'un Caligula et d'un Néron ». On sent chez lui « comme un grain de folie, le trouble d'un cerveau mal équilibré, qui n'avait jamais pris au sérieux ni une croyance ni une règle morale »⁽³⁾. Tout en se demandant si Polybe, au gré de qui Antiochus IV devrait s'appeler le Maniaque (ἐπιμανής) et non l'Illustre (ἐπιφανής), ne pousse pas à la caricature « le portrait d'un contemporain pour lequel les Achéens et les Romains ressentaient une égale antipathie », M. Bouché-Leclercq reprend le thème à son compte⁽⁴⁾. Renan l'avait fait déjà⁽⁵⁾. Est-ce avec une entière raison ?

Il y a, dans la série des Lagides, un souverain qui ne fut guère moins décrié qu'Antiochus IV Épiphane. Je veux parler de Ptolémée IV Philopator. Récemment, à propos de la religion dionysiaque pour laquelle il témoigna un grand zèle, on montrait que ce prince avait vu dans les rites bachiques, non pas, comme le disaient les mauvaises langues d'Alexandrie, un prétexte à débauches, mais un moyen de grouper les trois races du royaume, Égyptiens, Gréco-

⁽¹⁾ « Scripsit omni regno suo ut esset omnis populus unus et relinqueret quisque legem suam » (*I Macc.*, I, 41).

⁽²⁾ *Hist. des Séleucides*, p. 276.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 279.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, 274-285. Le morceau est d'ailleurs écrit de main de maître.

⁽⁵⁾ *Hist. du peuple d'Israël*, t. IV, p. 301-305.

Macédoniens et Juifs, autour d'une foi commune⁽¹⁾. C'est quelque chose de semblable qu'a tenté Antiochus IV. La plupart de ses actes, faveurs aux hellénisants de Judée, offrandes aux sanctuaires grecs⁽²⁾, rapports avec les philosophes en renom du temps, notamment avec Philonide, qu'on nous donne comme un esprit supérieur et un noble caractère, révèlent chez le « roi-bourreau » un roi philhellène, qui cherche dans l'hellénisme le grand levier de son gouvernement. Que le Séleucide, en se flattant de rallier à l'olympé grec l'irréductible et fanatique postérité d'Abraham, ait commis la faute la plus grave dont puisse se rendre coupable un homme d'État, celle de se mêler de la religion de ses sujets⁽³⁾, je n'en disconviens pas. Mais faut-il refuser toute indulgence aux chimères? Épiphane, comme l'observe d'autre part Renan, fut en quelque sorte le second fondateur d'Antioche, qui devint, grâce à lui, « un des points rayonnants les plus actifs de l'hellénisme »⁽⁴⁾. C'est à la lumière de cette idée que je voudrais voir retoucher le procès fait à l'auteur de « l'abomination de la désolation ».

Toute psychologie historique soucieuse de vérité se préoccupe de ne verser ni dans le panégyrique ni dans le réquisitoire. En terminant un livre où il a fort malmené ses clients, M. Bouché-Leclercq se sent pris de scrupule. Il craint que sa galerie de héros n'apparaisse comme un pilori de tristes sires et c'est dans ces termes pleins de mesure qu'il amende le bilan de la dynastie :

« Il est juste de faire état des difficultés au milieu desquelles elle s'est débattue, de tenir compte de la partialité avec laquelle les chroniqueurs et historiens qui disposent de la renommée ont stigmatisé les tyrans des Juifs et les adversaires des Romains. Il ne faut pas oublier non plus qu'ils ont été pendant des siècles les représentants et les propagateurs de la culture hellénique en Orient. Ils ont apporté à cette tâche un zèle, non pas désintéressé, mais constant, rarement tourné en intolérance et seulement contre l'intolérance elle-même, incarnée dans un peuple qui a lassé plus tard la patience réfléchie des Romains. Ils se sentaient les seuls et véritables successeurs d'Alexandre le Grand sur le continent asiatique, appelés à main-

⁽¹⁾ Perdrizet, *Rev. des Études anciennes*, t. XII, 1910, p. 234, 239, 244.

⁽²⁾ On en trouvera l'énumération dans l'*Histoire des Séleucides*, p. 281-282.

⁽³⁾ Renan, *Hist. du peuple d'Israël*, t. IV, p. 302.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 303.

tenir et à poursuivre son œuvre, à se faire tout au moins le rempart du monde civilisé contre les Barbares orientaux. Ils ont eu vaguement conscience de la grandeur de leur rôle, et ils en ont conçu un certain orgueil qui les aidait à conserver, dans leurs rapports avec les cauteleux et désormais inévitables Romains, plus de dignité, de tenue royale, que les autres dynasties contemporaines ⁽¹⁾. »

J'ajouterai ceci. Tandis que Rome, aux plus beaux jours de sa force, ne put faire œuvre durable à l'est de l'Euphrate, c'est dans les régions où succombèrent les aigles de Crassus que les rois macédoniens de Syrie eurent le noyau de leur puissance. Comme Rome, ils eurent à endiguer la Barbarie du Nord, et l'invasion gauloise se tassa sans les détruire. Rééditant l'empire achéménide et figurant déjà l'empire turc, l'empire séleucide fut comme eux une des manières d'être, tourmentée mais éminente, de cette partie de l'Asie qui s'ouvre aux souffles méditerranéens.

GEORGES RADET.

⁽¹⁾ *Hist. des Séleucides*, p. 484-485.